

sacrer au journalisme. Il fut le collaborateur attitré de la *Patrie* et fonda même le *Bulletin diplomatique*.

Mais où il collabora le plus assidûment, et cela à la plus grande joie de ses contemporains, ce fut au Divan Lepelletier, où il fréquentait Méry, Gozlan, Roger de Beauvoir, et chez Dinochau, où Monselet, Banville, Aurélien Scholl, Mürger, Fauchery, Chamsfleury, Poulet-Malassis, Amédée Rolland, Baudelaire, Jules Vallès lui donnèrent la réplique en s'amusant de ses réparties. Vif à la riposte, il affectionnait mêler dans la conversation quelques images bizantines auxquelles son accent créole donnait un réel piquant d'originalité.

Il prononçait à la façon des inco-yables en supp-issant les *r*. Un jour, il arriva chez Dinochau en plein déjeuner.

— Ah ! dit-il, mes enfants, j'ai trouvé un machand de vin qui s'est endu acqué-e de vieilles bouteilles de bo-deaux.

— Bah !... où ça ? lui cria-t-on de toutes les tables.

— Je ne vous le dis pas... je vais voi à alle pa là donné un coup d'ailes.

Tout l'individu était dans ce coup d'ailes. Pour lui, homme élégant, ayant de par sa naissance un goût raffiné, donner un coup d'ailes chez un marchand de vins, c'était, symboliquement parlant, quelque chose comme un ange s'égayant dans un cabaret.

Donc il aimait à boire.

Aussi quelle ne fut pas la stupéfaction de toute la bande quand, vers la fin de l'empire, on apprit le mariage de Loys L'Herminier avec une dame assez fortunée. C'était une Anglaise âgée et qui était un grand bonnet — c'est le mot — d'une société de tempérance.

— Mes amis, disait L'Herminier, c'est dôle, n'est-ce pas ? mais c'est la vé-ité. Voilà ! mon iv-ogne-ie, au lieu de me nui-e, me end se-vice. Cette dame m'épouse pou me co-iger.

Le mariage eut lieu. Six mois après, Scholl et de La Madelène rencontrent Loys L'Herminier sur le boulevard :

— Es-tu corrigé ? lui demande Scholl en assurant son monocle.

— Non, lui répondit Loys, c'est ma femme qui boit.

Et cela n'étonna personne, tant était faite la réputation de ce fantaisiste à outrance, dont le rire emplissait le boulevard, à une époque où la joie n'était pas ridicule.

Avec Loys L'Herminier, c'est un peu de notre gaieté, de notre saine gaieté, de notre gaieté parisienne que l'on a mis en terre au cimetière Montmartre, tout proche de Mürger et de Théophile Gautier.

LE MARQUIS DE DANGEAU.

LE LION DE L'ATLAS.

Dans l'Atlas—je ne sais si cette histoire est vraie—
Il existe, dit-on, de vastes blocs de craie,
Mornes escarpements par le soleil brûlés.
Sur les flancs, les ravins font des plis de suaire.
A leur base s'étend un immense ossuaire
De carcasses à jour et de crânes pélés.

Car le lion rusé, pour attirer le pâtre,
Le Kabyle perdu dans ce désert de plâtre,
Contre le roc blafard frotte son muse rous.
Fauve comédien, il farde sa crinière
Et, s'inondant à flots de la pâle poussière,
Se revêt de blancheur ainsi que d'un burnous.

Puis, au bord du chemin il rampe, il se lamente,
Et de ses crins menteurs fait ondoyer la mante,
Comme un homme blessé qui demande secours.
Croyant voir un mourant se tordre sur la roche,
A pas précipités le voyageur s'approche
Du monstre travesti qui hurle et geint toujours.

Quand il est assez près, la main se change en griffe,
Un long rugissement suit la plainte apocryphe,
Et vingt crocs dans les chairs enfonce leurs poignards.
— N'as-tu pas honte, Atlas, montagne aux nobles cimes,
De voir tes grands lions, jadis si magnanimes,
Descendre maintenant à des tours de renards ?

THÉOPHILE GAUTIER.

ANTICOSTI

OU L'ISLE DE L'ASSOMPTION.

(Suite.)

VI.—LOUIS-OLIVIER GAMACHE.

Au printemps de 1815, un soir, à l'heure où la côte méridionale d'Anticosti s'enveloppait des ombres nocturnes, une goëlette entra, voiles déployées, dans la baie Ellis. Un seul homme était à la manœuvre, et sa haute taille se dessinait dans le crépuscule ; quelques instants lui suffirent pour atteindre une petite anse où il jeta l'ancre. Après s'être mis en sûreté pour la nuit, cet homme s'appuya au grand mât et il interrogea la côte.

Le vent ne soufflait plus que faiblement du large ; la vague se faisait plus douce ; la nuit tombait lourdement sur les eaux. Là-bas, par-delà la vallée qu'on distinguait à peine, les derniers reflets du couchant apparaissaient sur les cimes ; la noire muraille de l'est se rapprochait. Quelques pâles étoiles s'allumaient au ciel une à une, pendant qu'à travers la sérénité de l'atmosphère montaient les murmures des flots apaisés et les mystérieuses harmonies du soir.

L'homme regardait se dérouler toutes ces splendeurs. Tout à coup sa voix s'éleva dans l'air ; le timbre en était pur, malgré le sauvage accent qu'il donnait à ses paroles et qui indiquait une détermination ferme et irrévocable :

— Oui, cette terre est bien celle que j'avais rêvée. Ces grèves désertes, inhospitalières, seront désormais mon séjour. Je trouverai ici le calme, la solitude, l'oubli. J'y bâtirai ma maison, et malheur à qui viendra m'y poursuivre !

Pas une voix ne répondit à la sienne. L'écho lui-même resta muet comme s'il eût craint de relever le défi que cet étranger jetait à l'espace.

Cet homme, dont je vais dire la vie, était Louis Olivier Gamache, dont le nom est resté célèbre dans le pays. De mémoire d'homme, on n'a jamais connu plus audacieux aventurier ni plus étrange nature. Brave jusqu'à la témérité, dévoué jusqu'à l'abnégation, marin intrépide, chasseur infatigable, il s'était fait une réputation que la terreur disputait à l'admiration.

Au moment où nous le trouvons dans cette baie qui devait bientôt porter son nom, il avait trente-et-un ans. Son enfance s'était écoulée à l'Islet jusqu'à sa onzième année. Dès ce temps, ses goûts aventuriers se manifestaient, et un jour, sans prévenir qui que ce fût de son départ, il s'embarquait à bord d'un bâtiment marchand anglais, comme simple matelot. Alors commença pour lui une époque de mauvais traitements, de souffrances,